

Documents

2 décembre 1870 - Loigny

- *Source : extraits de « Sous l'Etendard », Art Roe - Patrice Mahon, texte paru dans « La Revue des Deux Mondes » décembre 1894*



Dans l'après-midi du 1^{er} décembre 1870, la réserve du 17^e corps allait de Coulmiers à Saint-Péravy-la-Colombe. Elle comprenait, en infanterie: les deux bataillons des zouaves pontificaux; un bataillon de mobiles des Côtes-du-Nord, des francs-tireurs de Blidah et de Tours; en artillerie, quatre batteries de 8, deux batteries à cheval, une de mitrailleuses.

Le général de Sonis marchait avec elle, ayant choisi sa place: parmi les meilleures de ses troupes ; de la sorte, il tenait à peu près le milieu entre sa deuxième et sa troisième division, l'une devant, l'autre derrière, à quelques heures de distance, tandis que la première, retardée d'un jour entier, échappait à son commandement. Mais, sachant, que de grands événements se préparaient, il menait d'une seule impulsion cette triple colonne vers le terme de Patay, jaloux de rejoindre là Dubois de Jancigny et de s'y voir en même temps rallié par Deflandre.

L'heure de l'effort était en effet venue pour l'armée de la Loire. Déjà les 18^e et 20^e corps, opérant sous Beaune-la-Rolande, à l'est de la forêt d'Orléans, avaient attaqué Frédéric-Charles, maître et gardien de la route de Paris, et tenté de l'attirer sur eux, hors de son poste stratégique. Le théâtre du conflit changeait maintenant ; l'œuvre des journées prochaines incombait aux forces situées de l'autre côté de la forêt. Là, les 15^e et 16^e corps n'avaient que peu de chemin à faire pour se réunir, tandis que le 17^e, en vedette à l'extrême gauche, devait serrer sur l'aile droite par un mouvement étendu.

Mais d'abord, il demeurait fixé dans cette position excentrique par l'urgence de couvrir Tours, nœud vital de la défense; le grand-duc de Mecklembourg garnissait en effet les lignes du Loir, et poussait sa marche-reconnaissance vers le Mans, à la recherche de nos rassemblements. Cependant, le 30 novembre, on apprenait à Tours que le grand-duc était en contremarche et qu'il revenait vers Frédéric-Charles; on adressait sans retard au général de Sonis l'ordre de s'avancer lui-même vers l'Est, jusqu'à Coulmiers.

C'est pourquoi, gagnant ce terrain de victoire tout modelé de tertres et planté de croix, il avait bivouaqué là sa réserve, heureux de voir ces jeunes soldats, après de dures étapes, se reposer, faire leur soupe, dormir sur la paille des meules autour du village. Et tout à l'heure, le clairon rappelant aux armes, la lente colonne s'était reformée, remise en chemin.

Autour d'eux, s'étendait de nouveau la Beauce, rase et sombre, déployée à perte de vue dans sa funèbre nudité: pas une culture, pas une plante, pas une végétation buvant aux sources profondes de la terre et révélant sa vie latente, n'interrompait sa mort superficielle. On marchait une lieue, deux lieues, et rien n'avait changé:

toujours ces surfaces sans perspective, ces villages quelconques dont aucun ne pouvait être un terme, et, sous ce ciel compact, toute cette plaine informe où le chemin n'acheminait pas.

Les mobiles des Côtes-du-Nord composaient l'avant-garde. A trois cents mètres derrière eux, venaient les deux clairons des zouaves pontificaux, les *trombi*, ainsi qu'on les appelait encore par une habitude importée d'Italie. L'un d'eux, Tulane, était français; l'autre, italien, se nommait Colossandri : de tout jeunes gens, dont les figures imberbes riaient sous le képi, dont les nuques gracieuses se mouvaient et se balançaient à l'aise dans la large encolure des vestes de tartan. Mêlant leurs deux idiomes en une langue mixte qui les amusait, jargonnant, se houspillant, ils s'excitaient l'un l'autre à cette allure légère, rythmique, que leur musique leur avait apprise; et, par moments, la voix mécontente du colonel, les rappelant à leurs intervalles, leur faisait prendre une cadence mourante, pareille au piétinement d'un paralytique.

En effet, le colonel de Charette les suivait à vingt pas, tenant la gauche du général de Sonis. L'un et l'autre, transis de froid, avaient mis pied à terre; ils causaient, les brides de leurs chevaux passées sous leurs bras. Les officiers de l'état-major étaient derrière; puis les spahis de l'escorte, penchés sur leur pommeau, raccrochés sur leurs courtes étrivières, grelottant dans leurs burnous; le régiment enfin, masse grisâtre et morcelée qu'agitait le balancement des torsos mouvants, le mouvement alterné des bras posant et reposant des bâtons à terre, le haussement brusque des épaules lasses de leur charge et qui secouaient aussi les piquets de tente attachés au paquetage.

La troupe était neuve, ainsi qu'il paraissait à la variété des prestances et des allures; car ces hommes de tout âge et de toute provenance ne se courbaient pas dans l'attitude servile du fantassin longtemps terrassé par le sac; mais, soldats par accident et par volonté, ils portaient à leur façon leur harnais de circonstance et les armes de leur choix.

Au milieu d'eux, changeant de place, voulant les visiter tous avant la fin de cette marche, circulait leur aumônier, un religieux, dominicain. Loin de se restreindre au rôle ecclésiastique, il ne vivait que pour ces trois cents zouaves: son humeur même ne lui appartenait pas. Et méritant pleinement le titre de Père dont ces soldats l'honoraient, il recevait d'eux de précieux dépôts: lettres, testaments, menus souvenirs, qu'ils destinaient à des parents âgés, à de jeunes femmes, à des fiancées, à des sœurs. Ce bagage était rangé dans sa valise, les adresses mises, toutes choses prêtes enfin pour que les objets pussent sans retard trouver leur but, en cas de bataille et de mort.

Cependant, le canon tonnait vers l'avant. " Marcher au canon " c'était l'ordre sommaire qui réglait cette colonne; Sonis l'avait reçu de Tours la veille, car toute nouvelle venait de l'arrière en cette armée découverte devant, décousue sur le front; et depuis lors, plus rien; pas un avis, pas un renseignement, pas un indice n'avait soulagé cette tête, sujette à tous les improvisistes, attentive à tous les dangers.

La veille, en sortant de Saint-Laurent-des-Bois n'avait-il pas perçu ce même bruit, retentissant du côté de Tournaisis? Et n'avait-il pas appuyé à gauche, gagné vers Ouzouer-le-Marché, jusqu'à ce que le silence rétabli et la nuit commencée n'eussent plus laissé d'autre parti possible que de négliger l'incident et de reprendre la direction première?

Remontant dans les souvenirs, il retournait aux rancœurs qui avaient marqué tous les grades de son rapide et récent avancement : Arrivant à Tours, lui, colonel de chasseurs d'Afrique, il recevait d'abord le commandement d'une brigade de cavalerie; quant à la troupe elle-même, personne dans les bureaux ni dans la ville ne connaissait son emplacement. Venu à Vendôme, pour la joindre, il la pourchassait encore que déjà il changeait de titre et prenait sous ses ordres toute la division de cavalerie du 17^e corps. Dès lors, il cherchait sa division comme tout à l'heure sa brigade à Châteaudun, où d'abord il avait la joie de rencontrer et de consulter le général Fioreck, une troisième nomination le portait plus haut et l'embarrassait davantage: il

devenait le chef du 17^e corps. Le tiers seulement de ses troupes se trouvait dans les environs. « Où est mon corps d'armée? » allait-il demander ; mais le Gouvernement, prévenant toute question, lui adressait l'ordre pressant de se rabattre sur Vendôme et de couvrir Tours. Marche, contre-ordre, contremarche: cette fois, le général Fiereck n'était plus à Châteaudun. Tout ce que Sonis pouvait espérer de lui manquait donc à la fois: renseignements sur la contrée, état des approvisionnements, registres d'ordres, traditions, conseils et jusqu'à cette bonne collection de cartes qu'ils avaient commencé de feuilleter ensemble. Rien dans la ville, ni bureaux de place, ni personnel d'état-major. Entrant dans cette solitude, Sonis entamait avec le délégué à la guerre ce dialogue télégraphique: " Qui commande ici? - Vous. - Pour combien de temps? - Faites comme si c'était pour toujours."

Comprenant enfin qu'il ne devait compter que sur lui seul, il choisissait Marboué, au nord de Châteaudun, pour le rassemblement de ses forces.

Ses jeunes régiments arrivaient d'heure en heure, à peu près équipés. Leur vue l'exaltait; et jugeant qu'il ne leur manquait rien que l'action salutaire, et l'effort d'où naît l'énergie, il préparait pour le 25 novembre une expédition propre à leur donner confiance en eux et en lui : c'était une reconnaissance offensive dirigée, au nord-ouest, vers la ville de Brou. Et quand, après vingt-quatre heures de marche et de combat, Sonis ramenait cette colonne à Marboué, éclairé cette fois sur son peu de solidité, tristement certain que non seulement la confiance, mais que toute liaison intestine, que toute volonté commune, bref, que tout ce qui fait une troupe manquait encore à cette troupe; alors, les soldats épuisés dormant sur la paille et sous la toile, un ordre nouveau survenait de Tours et prescrivait la retraite immédiate vers la forêt de Marchenoir. On repartait en pleine nuit, et la débandade commençait d'éparpiller le 17^e corps dont des lambeaux seulement atteignaient au matin les cantonnements d'Ecoman, Saint-Léonard, Vievi-le-Rayé.

Le camp fut établi à la porte de la ville (Saint-Péravy-la-Colombe), dans un champ contigu à celui que la deuxième division occupait déjà. Le matin blanchissait à peine. Le cantonnement désert, mais qui montrait encore des traces de récente occupation, gisait silencieusement dans la nuit avec un aspect farouche et dépeuplé. Le régiment s'y répandit peu à peu, sans dépasser une place oblongue, triangulaire, qui n'était qu'un épanouissement de route à l'entrée du bourg; des maisons basses enfermaient cet espace; derrière, le clocher pointait hautement dans le ciel glacial.

A l'est, au nord, partout déchaînée, la bataille ardente développait autour de Patay son cercle de feu et de sang. On sait quelle était, pour les journées du 1^e et du 2 décembre la vaste tentative de l'armée de la Loire. Se porter sur Pithiviers en refoulant ou en perçant les forces allemandes interposées, rejoindre à Fontainebleau l'armée de Paris, qui bien loin d'avoir atteint Epinay-sur-Orge ainsi qu'une erreur de mots le faisait croire à Tours, luttait alors péniblement sur le terrain de Champigny : c'était là l'événement chimérique auquel les 15^e, 16^e et 17^e corps d'armée allaient s'employer.

Cette conception stratégique, étrangère aux vues du général en chef d'Aurelle de Paladines, mais imposée par le gouvernement quant, au plan et quant à la date, était déferée telle quelle au commandement militaire, qui ne décidait plus que de l'exécution tactique. Ce partage anormal de l'autorité pouvait se trouver légitimé par les circonstances, mais il compromettait d'avance le résultat; car, sans doute, toute oeuvre est mort-née à laquelle l'ouvrier principal ne croit pas. L'insuffisance de ses outils, son ignorance de son but propre, créaient pour lui d'autres faiblesses : sa cavalerie, par exemple, médiocre en soi et médiocrement utilisée, ne lui apportait que peu de renseignements sur la position de l'adversaire ; et bien qu'il ne dût avoir affaire dans la journée du 2 qu'aux forces du duc de Meklembourg-Schwerin, il pouvait encore craindre l'intervention de Frédéric-Charles.

Ainsi, d'une part la formulation d'un ordre impératif, de l'autre, le manque des données les plus essentielles, étaient pour le général en chef des tares mentales propres à retarder et à rompre sa décision ; elles le chargeaient par avance du poids de toute cette bataille à laquelle sa direction centrale a manqué.

Le 15e corps, commandé par le général Martin des Pallières, devait laisser une de ses divisions immobile dans les environs de Chilleurs-au-Bois et de Neuville, tandis que les deux autres tourneraient autour de celle-ci, en suivant la grande route d'Orléans à Paris par Artenay. Le 16e corps, sous les ordres du général Chanzy, formerait l'aile marchante de la conversion; il quitterait les positions conquises par lui la veille à Faverolles, à Villepion, à Terminiers, et se dirigerait au nord-est, ayant dans ses traces, et pour sa réserve, le 17e corps.

Or, aucun accident remarquable du terrain ne conditionnait le théâtre où ces troupes avaient à s'engager, ni ne permettait, en appuyant une défense, d'orienter une attaque. Sur toute l'étendue qu'on découvre depuis le moulin de Terminiers, c'est à peine si le niveau du topographe saisisait dans les altitudes une variation de dix mètres.

On voit à gauche, par-dessus les toits de Faverolles, le bourg d'Orgères; derrière lui, un rideau boisé clôt la perspective; les clochers de Loigny, de Lumeau, de Baigneaux, de Poupry, sont autour de l'horizon; dans leurs intervalles, Fougeu recouvrant la ferme Morâle, Villours, posé de guingois, Ecuillon tout seul, Goury perdu dans les arbres, émergent avec des formes déchirantes sur cette mer douce au regard. C'est à travers ces écueils tactiques que le 16e corps devait naviguer. Ses trois divisions ne formaient que deux colonnes et ne suivaient que deux itinéraires.

A droite, la division Maurandy allait toute seule de Sougy vers Terminiers et Lumeau, le terme hypothétique de sa sanglante étape étant marqué à Poinville; au centre, les divisions Barry et Jauréguiberry, l'une derrière l'autre, avec une demi-lieue de distance, quittaient Terminiers et Faverolles, et se dirigeaient par Villours, Loigny, Tillai-le-Peneux... ;

la cavalerie du général Michel, les francs-tireurs de Foudras et de Lipowski avaient à louvoyer et à convoier sur le flanc gauche. Les forces allemandes, surprises la veille et repoussées, n'avaient plus révélé leur présence que par les grands feux de leurs bivouacs; on ne savait rien de précis sur elles, et le vent d'Est avait emporté dans l'inconnu le bruit des coups de feu échangés vers minuit, du côté de Bourneville, entre des grand'-gardes de cavalerie. Il était six heures du matin: le corps bavarois attendait près de la Maladrerie, en position de rassemblement.

La cavalerie du prince Albert s'étendait à sa droite. Les 17e et 22e divisions sortaient des cantonnements éloignés qu'elles occupaient au nord; celle-là, destinée à heurter le 15e corps français et à soutenir le combat isolé de Poupry, se hâtait vers Baigneaux ; celle-ci, vers Lumeau, que convoitait de plus près la division Maurandy. A huit heures, le grand-duc changeait sa disposition et portait par une marche de flanc les Bavarois vers le front : Beauvilliers-château de Goury. Ses têtes de colonnes, en s'ébranlant, pouvaient apercevoir, vers Loigny et sur une direction convergente à la leur, les éclaireurs de la division Barry.

Les deux axes de mouvement se coupaient au château de Goury: ce point se trouvait ainsi désigné comme premier objet du conflit; et d'abord, un bataillon prussien, rappelé en grande hâte de Lumeau, s'y fortifiait. Une longue façade sinistre, percée de fenêtres nombreuses, une clôture si délabrée que trois coups de pioche suffisaient pour y pratiquer une meurtrière, formaient double courtine sur la direction de l'attaque française et donnaient contre elle un double étage de feux. Cependant, le 38e régiment, déployé et tenant la droite de la ligne, se présentait devant l'obstacle; la fusillade s'engageait vers neuf heures et demie. Rien n'était décidé encore quand la 4e brigade bavaroise arrivait à son tour. Déjà, elle avait jeté face à droite, entre Beauvilliers et Goury, une batterie légère et deux batteries lourdes, et vu cette artillerie devancer par son feu l'artillerie

française, singulièrement oubliée et retardée ; renforçant ensuite la garnison du château, elle le dépassait par un de ses bataillons, qu'elle rabattait enfin contre l'assaillant.

Ce bataillon se démasqua et s'avança obliquement contre le 38e ; mais, aperçu de la sorte vers la droite, il paraissait venir de Lumeau: on le prit pour un détachement de la division Maurandy; et le commandant Gariod, qui se trouvait le plus directement menacé, donna l'ordre de ne pas tirer sur cette troupe approchante et sur ce danger grandissant. Avant qu'il ne se fût reconnu, de violentes décharges, en faisant des jours dans ses rangs, et le couchant lui-même, percé de vingt balles, coupaient court à sa mortelle erreur. La catastrophe allait promptement suivre la surprise. Car la 3e brigade bavaroise avait marché derrière la 4e ; elle s'était établie, non sans peine, au-dessus de Goury, face à Ecuillon. Très endommagée d'abord par la fusillade du 38e et par celle du 7e chasseurs, peu s'en fallait qu'elle ne perdît deux batteries, attaquées à l'instant même de leur arrêt, avant l'ouverture de leur tir. Mais des compagnies allemandes, résolument avancées, conjuraient le danger; elles entraînaient dans leur mouvement le reste de la brigade, qu'on voyait progresser d'une seule haleine jusqu'à Ecuillon.

Devant cette hardie contre-attaque, l'artillerie de la division Barry se retirait précipitamment ; son roulement, sur cette terre gelée, s'accompagnait d'un bruit de tempête, et cette impression terrifiante abattait tout à coup le moral déjà faiblissant de nos jeunes soldats. Ils pliaient donc, et cette première heure perdue perdait la journée. En vain, vers midi, une deuxième colonne française revenait-elle battre l'écueil de Goury par l'afflux incessant de troupes neuves, qui se défonçaient l'une après l'autre contre le récif. Cependant, la division Maurandy, suivant sa route latérale, s'était échouée sur Lumeau ; débarrassé d'elle, la 17e division prussienne pouvait lancer la brigade hanséatique à travers le combat principal; celle-ci, comme tout à l'heure la 3e bavaroise, marchait d'un trait jusqu'à Fougeu : elle tendait ainsi un rapide rideau, qui nous fermait définitivement le fond de la scène. Tout le corps de von der Thann convergeait bientôt vers Loigny, où s'engageait pour plusieurs heures, sous la fumée de l'incendie et sous celle de la mousqueterie, une lutte sanglante de rues et de maisons.

Cependant, le 33e mobiles se retirait de Villerand sur Villepion; la brigade Deplanque rétrogradait depuis Villours jusqu'à Faverolles, suivie par la mitraille prussienne; quatre batteries allemandes étaient devant Ecuillon, deux entre Loigny et Fougeu, dix peut-être entre Fougeu et Villerand : tout ce métal, éparpillé sur un arc de cercle enveloppant et grandissant, aboyait contre les asiles de Faverolles et Villepion. Puis, la cavalerie du prince Albert venait menacer à revers les troupes assises sur ces deux positions. Partie au trot de la Frileuse, elle passait entre Cornières et Villevé, quand elle découvrit au loin, de part et d'autre de Gommiers, deux masses noires: c'étaient les colonnes du 17e corps qui entraient sur le champ de bataille.

Vers midi et demi le général de Sonis, instamment appelé à l'aide, fit rompre son bivouac de Patay. Il dirigea par Rouvray-Sainte-Croix, Terminiers, Faverolles, la division Dubois de Jancigny, mise dès le matin à la disposition du général Chanzy, mais inemployée encore; lui-même conduisit sa réserve au plus court, vers Loigny; enfin, la division Deflandre, qui atteignait précisément Patay, reçut l'ordre de repartir et de marcher au canon.

Manquant de toutes données, le général Deflandre apprécia qu'il devait flanquer le 17e corps sur la gauche, et se donna Gommiers pour premier objectif. Cependant, la réserve passait entre Rouvray-Sainte-Croix et Muzelles; elle s'orientait d'abord sur le moulin de Faverolles, puis, plus à l'ouest, conformément aux indications qu'apportaient incessamment des officiers dépêchés par le général Chanzy. Sonis, en doublant de vitesse, avait déjà gagné Villepion. Les affaires vont mal, lui dit le général Barry, devant le château. Et peu après, le général Chanzy lui répéta cette phrase, ajoutant qu'il avait un régiment cerné et perdu dans Loigny. Si vous pouvez me remplacer ici, conclut-il, vous me ferez plaisir. Il montrait du doigt les troupes qui jonchaient le terrain en avant de Faverolles.

C'était un ordre, et, pour l'exécuter, Sonis voulut se tourner d'abord vers cette division Deflandre à laquelle il n'avait pas encore donné de destination. Il commençait à la chercher sur cette vaste esplanade, et s'inquiétait de ne pas la voir, quand il aperçut la colonne Dubois de Jancigny qui descendait de Terminiers. Allant un peu plus près, il prit là deux batteries à cheval qu'il lança au galop jusque sur la route de Faverolles à Villepion ; puis il plaça lui-même devant Faverolles le 51^e régiment de marche. Mais à ce moment un autre danger vint l'attirer ailleurs.

L'attaque latérale de la division de cavalerie prussienne se prononçait depuis Nonneville. Attentif à cette partie du champ de bataille, car le matin même un capitaine des francs-tireurs Lipowsky était venu lui dénoncer les excursions enveloppantes du prince Albert, Sonis envoya dire à Deflandre de se garder; lui-même fit tête avec sa réserve au nouvel adversaire. Un groupe de son artillerie s'établit à Gommiers; l'autre, qu'escortaient le 1^e bataillon de zouaves pontificaux, quatre compagnies des mobiles des Côtes-du-Nord, les francs-tireurs de Tours et de Blidah, renforça près du moulin de Villepion les batteries de la division Jauréguiberry. Il était temps: déjà les pièces allemandes postées à gauche et à droite de Nonneville couvraient d'obus le parc du château, désorganisaient la résistance, expulsaient les défenseurs. Sonis, parcourant sa ligne de feu, se mêlant à ses canonniers, les activait dans leur service. Bientôt ses projectiles de 8 entamèrent l'artillerie ennemie; une haute gerbe de flammes marqua au loin l'éclatement d'un caisson; en même temps, les balles des mitrailleuses creusaient des vides dans cette cavalerie, qui menaçait toujours, massive et mobile, étincelante et sombre.

Comme pour affirmer ce succès, l'amiral Jauréguiberry voulut qu'une batterie s'avancât jusqu'à l'extrémité nord du parc ; d'après ce désir, Sonis changea d'emplacement toute l'artillerie qu'il avait à la position du moulin. A ce moment, le capitaine d'état-major de Luxer vint annoncer qu'une compagnie du 31^e de marche dirigée par lui-même s'était installée dans un petit bois, sur la ligne qui va du château de Villepion à Loigny.

Bien... répondit le général. Mais je ne sais ce que fait ma 3^e division... J'ai besoin d'elle ici tout de suite : je vais attaquer Loigny. Allez en avertir le général Deflandre.

Le capitaine s'éloigna dans la direction d'Heurtebise. On entendait encore le bruit alterné de son galop quand un sous-officier d'artillerie arriva au pas de course: " Son commandant l'envoyait... le centre se repliait... il était presque sur les pièces, on ne pouvait plus tirer. ..."

- Quel centre ? demanda Sonis; et, se précipitant du côté de Villours, il courut chercher la réponse à sa propre question. Son cheval tanguait au passage des sillons; des isolés couchés à terre, morts ou vivants, des objets d'équipement abandonnés, une charrue arrêtée au milieu d'un champ, le déviaient du droit chemin ; à la fin, il obliqua vers quelque chose de nombreux et de changeant qui était une troupe en mouvement. Son désir faussant sa vision, il crut un instant reconnaître que ces bataillons marchaient à l'ennemi; mais les silhouettes grandirent, les faces des fuyards parurent tournées vers lui avec des expressions de misère et d'épouvante.

- Halte! cria-t-il en faisant du bras un grand geste d'alarme et de menace. Halte! vous perdez l'armée !

Son officier d'ordonnance, prêt à tuer quelqu'un de ces affolés pour suspendre la fuite des autres, braquait sur eux son revolver : un commandant, deux capitaines, faisaient face au troupeau en étendant les bras; et l'on entendit une voix qui criait, enflée de tout le son qu'elle pouvait contenir :

- Arrêtez, arrêtez donc !... ou je vous casse la gueule !

Ces efforts aboutirent, et les rangs reformés, retournés, regagnèrent un peu de terrain. Mais quelques obus bavares, faisant brèche dans la tremblante muraille humaine, la versèrent tout entière : marcher en

avançant dépassait les forces de ces malheureux, capables seulement ou de se fixer au sol en tombant couchés, ou de se mouvoir en lâchant pied. Ils gisaient ainsi, et la chute réitérée des projectiles les couvrait de boue et de métal. Chaque minute de cette affreuse immobilité la rendait plus invincible; Sonis le comprit, et, passant au milieu d'eux :

- Debout! cria-t-il. En avant sur Loigny! - Il accompagna son commandement d'un ample geste qui était l'action même, et se jeta dans le mouvement qu'il ordonnait. Derrière lui, les spahis de son escorte frappaient avec le sabre les soldats prosternés, comme on fustige des animaux vautrés, paresseux à se lever.

Sonis n'avait pas parcouru vingt mètres quand il se retourna pour la première fois. Un espace double le séparait du bataillon, qui reculait.

- Les misérables! les misérables ! répéta-t-il au comble de l'angoisse et du dégoût; ils livrent la France !

- Deflandre n'arrive pas ?... songea-t-il alors, et il chercha du regard si quelque troupe n'allait pas contrevenir à cette déroute et ramener ces fuyards. Mais il n'aperçut aucune force, rien que des débris.

Tout à coup, une indication qui lui manquait encore surgit devant lui ; Deux batteries à cheval, venues légèrement d'Ecuillon s'arrêtèrent sur le chemin qui rejoint Loigny à Sougy.

- Les Bavarois vont attaquer... jugea-t-il. Il vit qu'entre cet instant même et la nuit close il y avait place pour un désastre; qu'une fois perdus les bastions de Faverolles et de Villepion, c'en était fait de l'armée de la Loire, refoulée, rompue, éparse, flottante au loin dans l'obscurité.

- Il faut aller là, dit-il avec certitude, - et il s'imposa d'une volonté nouvelle et définitive le terme de Loigny.

En même temps, il songea aux zouaves de Charette et tourna bride pour les aller chercher.

Il découvrait toute la ligne de sa réserve, plus à gauche , seulement qu'il n'eût pensé, car le colonel, gêné tantôt par le tir de l'artillerie bavaroise , avait appuyé vers Faverolles. Mobiles rouges, zouaves gris, francs-tireurs sombres confondus avec les artilleurs, tous attendaient là, assis sur leurs sacs, appuyés sur leurs armes, indifférents aux péripéties sanglantes dont ils allaient fournir le dénouement. Leur mince ligne vivante se couvrait de-ci de-là par des meules ventruées, penchantes sous des chapeaux de neige ; derrière eux, le contour du terrain soulignait de Faverolles à Villepion une grande brèche qui était aussi la marche rose du ciel occidental.

-Charette! cria-t-il dès qu'il fut à portée de voix. Où est Charette ?

- Présent, mon général! répondit à distance le colonel; et, jetant son cigare, il fendit les rangs, se porta vivement devant son chef et s'arrêta face à lui, les talons joints, les bras pendants sur le côté.

Tandis que la troupe courageuse se paquetait d'elle-même et se hérissait pour combattre, il se pencha davantage vers le colonel, en s'appuyant au pommeau :

- Dites-leur qu'un régiment français est enfermé dans Loigny, cerné, fusillé... Dites-leur qu'il faut le délivrer à tout prix.

En effet, le 37e de marche résistait toujours, retranché là-bas dans le cimetière: à bout de cartouches, il avait formé au centre, en un seul carré, tous les hommes qui ne pouvaient plus tirer, et qui, pour se défendre contre les balles, ne disposaient plus que de baïonnettes.

Quelque diligence qu'on fit, ces malheureux étaient perdus sans doute. Mais Sonis savait que la besogne toute négative de couvrir une retraite sollicite peu le courage français, tandis qu'un but nettement aperçu, fit-il d'ailleurs illusoire, fixe les yeux, ordonne les mouvements, capte les espérances et surexcite les volontés. Déjà le numéro du régiment pour le salut duquel on croyait marcher courait de bouche en bouche; et l'on se désignait aussi, suivant l'accent local, ce village qu'un paysan venait de nommer : *Logny*.

- Vous n'avez pas vu le capitaine de Luxer? demanda encore une fois le général, tourné face en arrière vers la zone assombrie d'où n'émergeait pas la division Deflandre. A cet instant même, le commandant de Moncuit poussa son cheval vers l'aumônier et dit :

- Venez-vous avec nous, mon Père? Puis, tout bas et secrètement: C'est bien loin... ajouta-t-il.

- J'irai... répondit simplement le moine; et comme les capitaines faisaient mettre la baïonnette au canon, il choisit cet instant où l'on préparait les armes pour tirer de son sac et pour élever ostensiblement au-dessus de sa tête un grand crucifix. Le tenant à la main, il s'avançait vers la droite du rang, quand Verthamon, accouru de l'arrière, parut aux côtés du général; il venait de ramasser une gaule dans la cour de la ferme et d'y prendre son étendard.

Les officiers montés se réunirent devant le centre, en un seul groupe; les mobiles à droite, les francs-tireurs à gauche, s'alignèrent sur les zouaves, et les trois éléments ne formèrent plus qu'un tout. Déjà une batterie de mitrailleuses avait trotté cinq cents mètres vers Loigny ; arrêtée derrière des buissons, elle crachait sa première gerbe de balles.

- En avant ! cria Charette, - et les zouaves mirent l'arme sur l'épaule droite, les clairons portèrent leurs instruments à leurs lèvres. - Marche!... acheva-t-il, et le bruit des hurrahs couvrit la sonnerie de la charge, et tous, saisissant à pleine main le fourreau du sabre-baïonnette, penchés en avant, se lancèrent au pas de course.

La réponse prussienne éclata par salves lointaines. Sur la gauche du village, s'étendait une ligne d'artillerie incessamment développée, dérobée par endroits dans les plis du terrain ou cachée derrière ces menus obstacles superficiels dont la valeur protectrice est si grande: elle se révéla tout à coup par des nuages de fumée compacts et floconneux sur lesquels des silhouettes naines se détachaient momentanément; et les décharges des canons, les éclatements des obus se succédèrent, se répondirent, se doublèrent dans un concert grandissant et convergent. Aveuglés, mais marchant quand même, les zouaves s'entre-choquaient entre eux ; des balles mortes, à bout de vitesse, leur fouettaient les jambes ; des ronflements graves, accompagnant des éclats invisibles dans l'air, déchiraient leurs oreilles par des crescendo brusques et leur faisaient serrer en frissonnant leurs coudes contre leurs corps.

Le Père s'était arrêté pour absoudre un officier d'intendance, qui se mourait, le ventre ouvert, Distancé, il courait en tenant à deux mains sa robe et son manteau, Au loin, la ligne fuyante marquait par son aspect oscillant la cadence de sa propre marche ; elle fluctuait à fleur de terre, se fondait dans le crépuscule.

- Ils n'arriveront pas! ... songea-t-il, frappé de leur faiblesse évidente; et il remarqua en même temps sous leurs pieds le sol tout jonché de pantalons rouges. Les soldats, rebelles tantôt à la voix de Sonis, demeuraient là couchés dans les sillons.

Cependant, les Bavares, devant la rapide montée de l'assaut, vint renforcer la garnison établie dans le petit bois, au sud de Loigny; celle de Villours s'était ajoutée à ce noyau; bref, cinq compagnies s'entassaient sous ce rideau d'arbres.

Un feu rapide accueillit d'abord les tirailleurs français; mais ce feu se déconcerta bientôt, puis se tut même étrangement. Bien que les arrivants ne répondissent pas à leur: " Wer da? " quelques-uns des défenseurs, trompés à la fois par la hardiesse de la marche et par l'aspect des uniformes, avaient cru reconnaître des Bavarois.

Les cris sauvages que poussèrent les mobiles en entrant dans Villours coupèrent court à la méprise et ranimèrent la mousqueterie un instant silencieuse. Cette fois, les zouaves ripostèrent, arrêtés à soixante mètres du bois. Puis, les soutiens débordant la première ligne, tous ensemble, confondus, se ruèrent à la baïonnette.

C'est à ce moment que Verthamon tomba; mais Bouillé le père avait déjà repris l'étendard, qui ne fit que fléchir et ne toucha pas le sol. Un seul obus, éclatant dans le groupe des officiers montés, venait de blesser, de renverser, de disperser Sonis, Charette, Moncuit, Bouillé, Ferron, Harscouet ; et la troupe, livrée à sa propre impulsion, se trouvait lâchée en plein carnage et en plein danger.

Le Père continuait à suivre. On lui apporta Du Bourg, la poitrine percée d'une balle, puis Tulane. Il les fit déposer derrière l'angle du mur qui clôturait la ferme; c'était là un havre paisible où les mourants pouvaient mourir. Mais, craignant qu'on n'eût peine à l'apercevoir, et se sentant trop couvert, il sortit de l'abri pour rentrer lui-même dans le bois. L'étendard flottait parmi les branchages rares; des sifflements aigus déchiraient l'air; les arbres, écorchés par cette fusillade sonore qui semblait venir de partout, projetaient aux yeux des brindilles, des mousses, des écorces.

Un rang bavarois entier mettait la crosse en l'air et criait: " Kamerad ! kamerad ! "

- Arrêtez ! criait le Père: ils ne se défendent plus ! Faites-les prisonniers !

Et se jetant à droite vers des allemands qui résistaient :

- *Werfet die Walfen !* criait-il, *Werfet das Gewehr !* (Jetez vos armes ! Jetez vos fusils !)

De ce côté, des fuyards bavarois dépassèrent la route à toutes jambes; mais, à peine avaient-ils disparu, que de terribles feux de salves jaillirent sur leurs brisées : c'était une compagnie du 14e bataillon de chasseurs prussiens, embusquée dans les fossés, qui, voyant son champ de tir enfin dégagé, l'arrosait tout à coup d'une grêle de plomb.

Les généraux allemands étaient, maintenant renseignés. Assez de preuves avaient corrigé à leurs yeux cette première réfraction qui grossit toujours un danger brusquement apparu; ils pesaient ce danger et l'égalaient à une poignée d'hommes. Pour en finir promptement, von Treskow fit sortir deux bataillons du 75e régiment, qui se formèrent en un grand arc de cercle devant l'extrémité sud-est du village; une compagnie de chasseurs borda la lisière ouest; une autre compagnie, puis deux bataillons partis de Fougeu, se jetèrent d'écharpe dans la bagarre. Derrière ces fortes barrières humaines, la tourmente se continuait dans Loigny; face à elles, la troupe héroïque précipitait son dernier progrès.

Rassemblés sur le bord du bois, et voyant devant eux l'impossible, les zouaves criaient: En avant ! mais ne débouchaient pas. Il leur manquait un commandement ou un exemple. Le colonel, en courant et boitant devant eux, le sabre pointé vers l'obstacle, les entraîna; ils étaient cinquante autour de l'étendard; tout à coup; il s'abîma. Jacques de Bouillé, se jetant vers son père, hérita de lui l'emblème sacré; il l'éleva par-dessus sa tête en criant : "Vive la France!"

Cependant, les autres, d'une seule masse, se jetaient tête-bêche contre le mur allemand. Ils l'atteignirent et le percèrent; mais l'étendard, que Jacques de Bouillé n'avait pas porté jusqu'au bout du calvaire, et qui tombait pour la dernière fois avec Traversay, s'arrêta devant la ligne ennemie comme s'il eût répugné à sortir du camp français. Le Père voulut s'élancer et le relever; mais l'horreur le cloua sur place, car il venait de voir

l'extrémité même de l'entreprise et le dernier geste de la troupe. Le rang qu'ils avaient ouvert s'était refermé sur eux comme une gueule; ils venaient de disparaître là, définitivement perdus.

Les deux bataillons prussiens prononçaient leur contre-attaque au son du tambour; la musique allemande ramenait les nôtres, expulsés de ce terrain français. En même temps, les troupes voisines rétrogradaient avec les zouaves; la batterie de mitrailleuses, qui ne pouvait plus se pointer dans l'obscurité, entamait au pas sa lente retraite et s'en allait devant en indiquant l'allure du retour. Les blessés, qui commençaient de crier à l'aide et de se dresser, portant aussi haut leurs regards anxieux que le permettaient leurs membres brisés, pouvaient voir au loin les têtes des canonnières, noires et mouvantes sur le ciel qui s'éteignait.

C'en était fait: les zouaves pontificaux avaient échoué. Mais quant au résultat de la bataille totale et suivant le jugement que la génération présente peut prononcer, ils avaient réussi. Car la demi-heure précieuse qu'il fallait gagner était conquise et payée de leur sang; les Bavares s'arrêtaient à Loigny; le 16e corps couchait sur ses positions.

....